

la recherche (100–103). Les auteurs sont au courant de l'arrivée de nouveaux cadres, par exemple, celui du monde atlantique, sans vraie réflexion sur son lien avec le mondialisme ou l'émergence de diverses visions d'une société occidentale providentielle (ou colonialiste) (91). Par contre, la discussion des échanges importants entre Allan Greer, Alain Laberge et Benoît Grenier est exceptionnellement très riche (132–139).

À mon avis, cet ouvrage n'explique pas très bien le féodalisme, qui est confondu avec le régime seigneurial. Il ne s'agit pas de sujets interchangeables. Qui plus est, les auteurs négligent presque complètement les aspects militaires et sociaux de la seigneurie canadienne. Dans un contexte de menace perpétuelle de disparition de leur société, soit physiquement par une conquête militaire ou culturellement par une assimilation progressive, le rôle traditionnel des seigneurs et seigneuses en tant qu'agents de pouvoir régionaux fut renforcé. Certes, il y a beaucoup de diversité régionale à travers la vallée laurentienne, et encore plus dans le Pays d'en Haut, en Acadie, à Terre-Neuve et en Louisiane. Les éditeurs admettent que leur exclusion de ces zones de la Nouvelle-France limite la discussion (140). C'est dommage parce que l'historiographie a beaucoup évolué depuis 2000; en plus du monde atlantique, nous témoignons de nouveaux cadres portant sur l'américanité, le colonialisme de peuplement (*settler colonialism*) et les études transnationales. En même temps, les auteurs ont raison de souligner l'intégration progressive des questions de culture et de genre à la discussion (112–114, 126–131).

Certes, cet ouvrage a réussi sa mission, et il s'agit d'un cadeau pour le domaine des études québécoises. Nous observons la longue évolution des débats autour du régime seigneurial, et il se dégage de la lecture un éclaircissement des positions principales et des pratiques adoptées par les historiennes et historiens. Nous témoignons de la professionnalisation du métier d'historien avec le temps. Nous reconnaissons l'écart entre l'historiographie et la mémoire publique de son sujet. Les synthèses proposées sont plus ou moins convaincantes. Pourtant, les auteurs ne résolvent pas explicitement « le problème historiographique » avancé au tout début de l'ouvrage. Nous ne comprenons pas mieux les fondements réels du régime seigneurial et nous perdons la trace du lien entre le présent et la production historiographique depuis 2000. Faut-il perdre l'espoir d'obtenir une solution historiographique à la question du féodalisme dans la vallée laurentienne et au-delà ?

GREGORY KENNEDY *Université de Moncton, Moncton, New Brunswick, Canada*

Les musiciens militaires de la Nouvelle-France : Pratiques et espaces. Jean-François Plante. Québec : Presses de l'Université Laval, 2023. 389 p., 59,00 \$ édition papier

Tiré d'une thèse de doctorat en ethnohistoire, le livre de Jean-François Plante explore l'univers méconnu des musiciens militaires en Nouvelle-France. Il s'attarde plus précisément à la pratique de ces hommes chargés, entre autres choses, d'appeler les troupes au son de batteries comme la Diane, la Générale, l'Assemblée ou le Drapeau. Ce qui intéresse l'auteur en dernière analyse, c'est le « paysage sonore » créé par les tambours et trompettes. L'approche

ethnologique interroge aussi la dimension symbolique des performances étudiées sous l'angle du « rituel profane » ou des représentations collectives. Centré sur les hommes et la culture matérielle bien plus que sur la musique elle-même, le sujet paraît donc tout à la fois circonscrit, voire pointu, et riche en perspectives nouvelles. Car reconnaissons que ce domaine n'a guère attiré l'attention jusqu'à maintenant si l'on excepte quelques précieuses études comme *La vie musicale en Nouvelle-France*, publiée il y a vingt ans. De ce point de vue, la présente publication constitue un prolongement plus que bienvenu.

Dans une première partie quelque peu didactique, l'ouvrage présente autant les instruments dédiés à la conduite de la guerre (tambour et fifre) que ceux relevant plutôt de l'apparat (hautbois et trompette). Les premiers chapitres s'attardent aussi aux modes d'apprentissage de la musique militaire, aux costumes des hommes qui en jouent ainsi qu'aux musiciens eux-mêmes. Ce portrait d'ensemble relève en bonne partie des connaissances acquises relativement au continent européen. C'est que l'expérience coloniale n'est pas aisée à documenter dans ce domaine, au point où les mêmes exemples reviennent assez souvent – ce qui contribue au sentiment croissant de « déjà-lu ». En dépit de cette difficulté, l'auteur pose néanmoins la question du transfert du « modèle métropolitain » et de sa nécessaire adaptation nord-américaine. Doit-on se surprendre de ne trouver cependant que des réponses partielles ou relevant bien souvent de l'hypothèse ? Telle que formulée, la problématique ignore par ailleurs les autres avenues proposées depuis quelque temps déjà. Les perspectives atlantiques et l'histoire dite « connectée » tendent en effet à concevoir l'expérience outre-mer de façon plus globale, sans toujours opposer métropole et colonie. En fait, chacune de ces dernières coconstruit pratiques et représentations à la faveur de circulations qui ne vont pas uniquement du centre vers une lointaine périphérie condamnée à quelques ajustements de circonstance. En outre, une fois circonscrites par l'auteur, les « adaptations » coloniales trouvent des explications matérielles plausibles, mais sans que le changement soit interrogé à la lumière des travaux récents sur le sujet. Ainsi, la « disparition » de la trompette en Nouvelle-France serait une conséquence de la froidure hivernale (plus importante pour cet instrument), ce qui me paraît laisser de côté des questions plus larges comme la militarisation de la société canadienne ou l'emprise croissante d'une monarchie plus administrative. Du reste, l'auteur écarte d'emblée l'analyse du changement, considérant que la culture matérielle et les rituels évoluent trop lentement pour qu'il soit utile de tenir compte de leur temporalité.

La seconde partie, qui reprend l'essentiel de la thèse, nous plonge dans le vif du sujet. L'analyse porte plus résolument sur les différentes pratiques du soldat-musicien lors des campagnes militaires, mais aussi en ville où les troupes sont cantonnées une bonne partie de l'année. Le tambour occupe une place de choix dans ce panorama tant il règne presque sans partage au sein des armées coloniales du XVIII^e siècle. Au côté de l'huissier, le tambour assure la criée des ordonnances (lois et documents judiciaires), évènement sonore qui résonne fréquemment aux quatre coins des places publiques de la ville. Envisagée comme rituel de l'information, la lecture à haute voix des textes légaux se fait au son du Ban, ce roulement de tambour spécifique qui, selon l'auteur, contribue à la

représentation symbolique d'un roi absent de la colonie. Particulièrement dans ces tout derniers chapitres, le propos paraît être davantage destiné à mettre en lumière les approches théoriques sur lesquelles l'interprétation s'appuie (en particulier celles de Claude Rivière, Maurice Bloch et quelques autres). Au point où le contexte historique passe un peu au second plan.

À cet égard, je ne peux m'empêcher de signaler le fait que le tambour a fréquemment été condamné pour désertion ou pour vol au xviii^e siècle, souvent par contumace (en raison de sa fuite). Non seulement l'expérience canadienne ne semble-t-elle pas avoir plu à bon nombre de ces jeunes Français fraîchement mobilisés, mais on peut se demander si le personnage était bien susceptible de représenter, dans ces conditions, la majesté du monarque. Je note aussi la mauvaise compréhension de l'univers juridique qui constitue la toile de fond des deux derniers chapitres. Entre l'ordonnance du roi, le règlement de police des instances coloniales, le décret de prise de corps contre un suspect et l'annonce d'une vente en justice, il existe tout un monde de différences qui n'apparaît pas dans l'analyse. Pourtant le public sait faire les distinctions et connaît les enjeux de pouvoir distincts qui se jouent derrière le bruit monotone de la grosse caisse. On peut aussi regretter que l'auteur ait fait l'impasse sur l'usage de la musique militaire dans le contexte de l'alliance franco-amérindienne, malgré quelques très rares et brèves allusions. Il y aurait eu là une belle occasion d'étudier la plasticité du « modèle métropolitain ».

Cela dit, le livre de Jean-François Plante attire notre attention sur ces « musiciens de métier » par trop négligés, mais dont la présence est intimement liée à l'entreprise coloniale française, civile et militaire. Il insiste avec raison sur l'importance de la dimension symbolique et rituelle de son objet d'étude. C'est une Nouvelle-France infiniment plus complexe et fascinante qui se profile, pour notre plus grand bonheur.

JEAN-PHILIPPE GARNEAU *Université du Québec à Montréal, Montréal, Québec, Canada*

From the Frozen Sea to Buffalo Country: The Life and Times of Henry Kelsey of the Hudson's Bay Company, 1667–1724. Arthur J. Ray, ed. Toronto: The Champlain Society, 2022. Pp. 586, \$99.00 cloth, \$34.95 paper

Between the 1930s and 1970s, the Hudson's Bay Record Society (HBRS) – an affiliate of the Hudson's Bay Company (HBC) – published a series of documents drawn from the company's extensive archives. Light on criticism of the company, the series highlighted events, episodes, and individuals that tell the history of HBC's innovation as a fur trade business and its role in turning-points of Canadian history. Arthur J. Ray's edition of Henry Kelsey's writing harkens back to the HBRS series. Setting this volume apart is Ray's decision to focus on writing about a single individual – Henry Kelsey (1667–1724) – over an almost forty-year period rather than on a post, episode, or turning-point in HBC's history. In privileging the individual over the company, Ray wants to show that although Kelsey's 1690–92 journey to the plains placed him in textbooks, his entire life and times, as recorded in his own writing, is worth examining.

Copyright of *Canadian Historical Review* is the property of University of Toronto Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.